

# Honneur et fidélité : réflexions et commentaires d'un lecteur

Autor(en): **Reynold, G. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **85 (1940)**

Heft 5-6

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-348332>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Honneur et fidélité<sup>1</sup>

RÉFLEXIONS ET COMMENTAIRES D'UN LECTEUR.

C'est en automne 1913 que parut, sous ce titre, la première édition d'une œuvre à laquelle le nom de Paul de Vallière demeurera toujours attaché. C'est en ce printemps 1940 que paraît la seconde édition, entièrement reprise et refondue.

On ne peut qu'être frappé d'une coïncidence : en automne 1913, on était et l'on se sentait déjà — du moins ceux qui appartenaient à la génération de Paul de Vallière — à la veille de la guerre européenne, de la guerre mondiale ; en juin 1940, nous sommes dans la révolution européenne, la révolution mondiale. Car les événements qui se déroulent sous nos yeux ne sont pas une simple guerre, mais une révolution qui fait la guerre.

En Suisse, les années qui précédèrent le 1<sup>er</sup> août 1914 furent des années d'inquiétude nationale. Les années qui s'insérèrent entre le 1<sup>er</sup> août 1914 et le 2 septembre 1939, furent des années de crise nationale. Et maintenant, notre pays se trouve en face du problème de sa propre existence.

Je ne puis que songer à tout cela en feuilletant ce gros volume de près de huit cents pages, magnifiquement

<sup>1</sup> PAUL DE VALLIÈRE : *Honneur et fidélité*. Histoire des Suisses au service étranger. Les Editions d'Art suisse ancien, Lausanne, 1940. Avec illustrations et gravures hors texte en couleur. Avant-propos du général Guisan et du colonel-commandant de corps Wille. Préface de G. de Reynold. 774 pages. — La première édition avait paru chez Zahn, Neuchâtel, 1913, avec une préface du général Wille et 35 compositions en couleurs par Burkhardt-Mangold.

édité, illustré. Pourquoi ? Parce qu'il est plus qu'un ouvrage d'érudition, il est un monument national ; parce qu'il est venu deux fois à son heure et parce qu'il nous a, deux fois, apporté des éléments de force, des raisons d'espérer. Cette histoire des Suisses au service étranger n'est donc pas seulement rétrospective : elle est un témoignage contemporain. Elle restera une des œuvres où, durant la grande crise qui depuis un quart de siècle bouleverse l'Europe et transforme la société, la Suisse du XX<sup>e</sup> siècle a le plus profondément pris conscience de soi-même.

Mais voyons comment ce volume se présente au lecteur, et de quelle manière cette seconde édition diffère de la première, la complète et l'améliore.

## I

Le livre s'ouvre sur une introduction générale qui, dès les premières lignes, en donne le thème : « Il existe deux histoires de la Suisse parfaitement distinctes : l'histoire nationale proprement dite et celle des alliances avec l'étranger. La première est connue, la seconde est oubliée... Cette injustice demandait réparation ». Dans cette introduction, je signale en particulier les pages qui détruisent, faits et chiffres en mains, la légende selon laquelle les Suisses se seraient enrichis au service étranger, le fameux : « Pas d'argent, pas de Suisses ». Puis s'ouvre la première partie qui nous mène des origines jusqu'à la paix perpétuelle de 1516 et l'alliance avec le roi de France de 1521. L'auteur, dans le passé, remonte à l'Helvétie romaine et aux invasions barbares, mais le vrai point de départ de son histoire est la bataille de Saint-Jacques sur la Birse. Cette première partie est d'ailleurs, de par la force du sujet, une histoire militaire des Suisses, et pas seulement des premières formes prises par le service étranger : l'explication de leur supériorité sur les autres armées, à partir de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle.

La deuxième partie est nécessairement la plus longue, puisqu'elle nous mène du Traité franco-suisse de 1521 à la fin des capitulations militaires en 1860. On y voit tout de suite que le service étranger, c'est avant tout le service de France, l'alliance française.

Quant à la troisième, intitulée : Après la suppression du service étranger, elle apparaît bien écrasée par la deuxième. Elle est consacrée aux survivances : service pontifical, légion étrangère, carrières individuelles. Elle a le caractère d'une énumération.

Enfin, la conclusion est tout entière consacrée à ce « besoin de grandeur » qui nous tourmente aujourd'hui.

J'ajoute qu'un index analytique, une table des illustrations, une table des hors-texte et des errata rendent la lecture de ce gros volume encore plus facile.

## II

Si je compare à la première édition, c'est un tout autre ouvrage que j'ai sous les yeux. L'illustration est entièrement renouvelée ; elle est beaucoup supérieure à celle de 1913 grâce, surtout, à des reproductions en couleurs dont plusieurs atteignent à la perfection technique ; elle est aussi beaucoup plus abondante ; elle est enfin exclusivement documentaire, ce qui augmente la valeur scientifique de l'ouvrage. Nombreuses planches sont entièrement inédites. Voilà pour la présentation. Quant au fond, il est beaucoup plus solide que celui de 1913 où affleurerait encore un peu de superficialité sentimentale. On s'aperçoit presque à chaque page que l'auteur a fait un effort plus grand pour aller aux sources, et à des sources jusqu'alors inconnues. Il a fait un effort plus grand aussi dans le sens de la précision : il nous donne des listes des généraux, des listes aussi de pertes, des tableaux d'effectifs, ce qui est très précieux. Il nous trace des portraits plus vivants, plus psychologiques, comme celui de Jérôme d'Erlach à la double vie, ou celui du général de Saint-Saphorin. Certaines parties ont été

condensées; d'autres, développées. Comme déjà dans la première édition, il y a de beaux, émouvants récits de batailles : Marignan, par exemple, et le passage de la Bérésina. Enfin, ce que j'ai le plus apprécié pour ma part, c'est tout ce que l'auteur nous apporte sur l'influence civilisatrice du service étranger, sur ses rapports avec les sciences les arts, la vie de l'esprit et la vie sociale : d'où l'intérêt de ce volume pour ce que les Allemands appellent la *Kulturgeschichte*. En résumé, Vallière, plus solidement en 1940 qu'en 1913, fait rentrer son sujet dans l'histoire de la Suisse en même temps qu'il fait rentrer l'histoire de la Suisse dans l'histoire générale de l'Europe. C'est là son mérite essentiel.

Mais il ne faudrait pas croire que ce gros livre soit sans gros défauts. De par ses dimensions, il est nécessairement inégal. Vers la fin, on sent la fatigue. Il y a disproportion dans la distribution des matières. Certains documents encombrant le texte, qu'il aurait mieux valu, me semble-t-il, rejeter dans des annexes. Au rebours, les idées essentielles qui sont éparses à travers les chapitres, auraient dû se retrouver ensemble dans des chapitres spéciaux : je fais ici allusion à l'influence exercée par le service étranger dans la civilisation de notre pays. Mais je ne voudrais pas succomber à la tentation de refaire les livres des autres, ce qui est toujours facile et déplaisant. Il y avait là une énorme matière à dominer ; il y avait à éviter la tentation de tout dire, de faire une place à tous...

On le voit, l'un des défauts de ce livre est un défaut de composition. L'autre, contrepesant le mérite d'avoir élargi le sujet et de l'avoir fait rentrer dans l'histoire générale de la Suisse et même de l'Europe, c'est une connaissance quelquefois insuffisante, superficielle, de cette histoire. D'où certaines erreurs d'appréciation. Prenons un exemple. Le service étranger n'a pas, comme le croit l'auteur, donné naissance au patriciat. Il n'est qu'un élément dans la formation des patriciats suisses dont les origines sont plus lointaines et dont la portée est plus générale. Les patriciats

sont en germe dans les institutions médiévales des villes libres, des bourgeoisies ; ils sont eux-mêmes un phénomène d'époque : l'adaptation de la Suisse à cette phase de l'histoire européenne que l'on nomme aujourd'hui l'ancien régime ; ils sont l'effet de causes intèrnes, économiques et politiques, plus encore que du service étranger. Mais je passe. Je passe également sur les erreurs de détails qui sont inévitables dans un ouvrage de cette dimension, et à quoi d'ailleurs j'ajoute assez peu d'importance <sup>1</sup>. En effet, ils ne modifient nullement les grandes lignes, la construction d'ensemble. C'est cela seul qui doit nous intéresser.

### III

Je connais depuis longtemps la principale critique opposée à cet ouvrage : celle d'être une apologie du service étranger. C'est bien une critique chez nous. Ici, je voudrais dire ce que j'en pense :

La critique la plus sottte que l'on puisse adresser à un auteur, c'est d'exiger de lui autre chose que ce qu'il a voulu faire. Par là on avoue avec simplesse, ou qu'on ne l'a point compris, ou que l'on s'est obstiné à ne le point comprendre. Cette manière de juger les livres et les hommes n'a d'ailleurs rien à voir avec la critique, puisqu'elle supprime l'effort intellectuel. Oserais-je me risquer à dire qu'elle est habituelle dans ce pays où l'on aime tant les idées reçues ?

*Honneur et fidélité* n'est point une apologie du service étranger. Il n'est point une réhabilitation. Il est une réparation. Une réparation nécessaire. Depuis plus d'un siècle, on l'avait condamné d'une manière à la fois sommaire et diffamatoire. Tout le mal qu'on avait pu dire de lui, on l'avait dit. Rien de plus légitime, historiquement parlant, qu'un historien militaire entreprenne, non pas d'en dire

<sup>1</sup> J'en signale une qui m'est tombée sous les yeux puisqu'il s'agit de ma famille : p. 322, Antoine de Reynold (et non Jean-Antoine), était maréchal de camp au service de Savoie, non au service de France où il fut colonel d'un régiment.

tout le bien, mais de montrer ce qu'il fut en réalité, et pourquoi il fut, et ce qu'il a produit de positif. Qu'une injustice eût été commise à l'égard d'une institution qui a duré quatre siècles, les Suisses eux-mêmes en avaient le sentiment. Ils avaient le sentiment qu'en mettant le service étranger à l'écart de leur histoire nationale, on leur enlevait à eux toute une part de gloire, d'héroïsme et de grandeur. Sans cela, comment expliquer le succès de la première édition, succès de librairie, malgré les dimensions et le prix du volume, et comment expliquer l'entreprise même de la seconde ? Qu'on le veuille ou non, le service étranger est redevenu populaire, il a repris sa place organique dans notre histoire, de telle façon que l'auteur d'*Honneur et fidélité* a tort, en somme, de distinguer deux histoires, puisque son œuvre fut précisément de ramener celle de nos alliances avec l'étranger dans celle de notre vie nationale. Quels que soient les détails de son œuvre, le résultat est acquis. Il est considérable. C'est bien à Paul de Vallière qu'on le doit.

Cela me met à l'aise pour admettre, si cela fait plaisir à certaines gens, que Vallière aurait pu insister davantage sur les inconvénients et les tares du service étranger. Ces tares et ces inconvénients, il les a tous indiqués, mais il ne s'y est point appesanti : je renverrai cependant le lecteur aux pages sur « Zwingli adversaire des services étrangers » et à celles sur la « réaction contre l'influence française dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ». Ici, j'eusse désiré que l'auteur eût montré davantage ce que signifiait cette réaction. Elle était le début du premier effort tenté par une élite de prendre conscience de la Suisse, de son génie propre, de son indépendance, de ses traditions. Cet effort à qui j'ai donné le nom d'helvétisme, s'est inauguré par une défense, une réaction contre les influences étrangères, en premier lieu l'influence française. Tout effort de ce genre commence nécessairement ainsi : on ne se définit qu'en s'opposant. C'est seulement après que l'on en arrive aux éléments positifs. J'ajoute que l'helvétisme du XVIII<sup>e</sup> siècle

allait être vicié à son origine par son ignorance, alors excusable et quasi nécessaire, de l'histoire suisse — qu'il eut d'ailleurs le mérite de redécouvrir — par sa sentimentalité, et par l'influence des idées étrangères : les idées « philosophiques » venues d'Angleterre et de France, tant il est vrai que la Suisse ne peut pas échapper, même quand elle veut réagir contre des influences étrangères, à des « idées étrangères », c'est-à-dire aux grands mouvements européens, aux grands courants d'époque. Voilà pourquoi l'helvétisme, après avoir commencé par une réaction de vieux Suisses routiniers et mécontents, de *laudatores temporis acti*, finit par un entraînement révolutionnaire des générations nouvelles. Toute révolution n'a-t-elle pas pour origine lointaine une réaction ?

Mais laissons les avantages et les inconvénients, les vertus et les vices d'une institution qui appartient désormais au passé. Cette manière de peser le pour et le contre, de mettre le bien dans un plateau et le mal dans l'autre, flatte singulièrement notre tendance démagogique et moralisatrice. Mais elle est sans valeur historique. Ce n'est pas ainsi que l'on écrit l'histoire. C'est répéter des lapalissades que de reconnaître l'existence du bien à côté du mal dans toute forme de vie humaine : il pleut des vérités premières... Forcément, une institution comme le service étranger devait avoir son côté ombre et son côté lumière, pour m'exprimer comme feu Victor Hugo à qui nous devons dans la *Légende des siècles*, ce poème plein de vers magnifiques et cocasses de beautés et d'injustices : *Le régiment du baron Madruce*. Mais les ombres et les lumières sont inséparables.

La première condition pour faire de l'histoire, c'est de ne pas juger le passé d'après le présent, de mesurer le passé avec une règle de pédagogue, de le juger selon nos idées contemporaines. C'est le meilleur moyen d'être en même temps injuste et anachronique. Quant on veut comprendre et faire comprendre le passé, il faut faire l'effort de se mettre dans la peau du passé, de se demander comment il a vécu, ce qu'il a pensé, ce qu'il a voulu, ce qu'il a aimé. Quel que



soit le sujet que l'on traite, si on l'aborde avec antipathie, on est sûr de ne jamais y entrer. Sympathiser avec son sujet est le premier devoir d'un historien. C'est pourquoi il faut préférer de beaucoup l'excès de sympathie à l'excès contraire.

Lorsqu'un historien aborde un sujet comme le service étranger, que doit-il d'abord constater ? L'ancienneté de cette institution, sa longue durée, sa persistance, les développements qu'elle a pris et ses survivances. Force lui est alors d'admettre qu'elle a correspondu à des besoins profonds, à des caractères essentiels, qu'elle a eu sa nécessité ; ce qui détruit instantanément le préjugé que le service étranger, œuvre de quelques-uns, fut au profit exclusif de ces quelques-uns et reste un accident regrettable de notre histoire. Ceci fait, il s'agit d'en retracer la courbe : comment est-il né ? Quelles furent ses premières manifestations ? Quand a-t-il atteint son apogée ? Quand a-t-il commencé son inévitable dégénérescence ? Quand, comment et pourquoi est-il mort ? Et c'est ce qu'a fait Paul de Vallière.

Mais il n'a pas fait que cela, et il ne fallait point faire que cela. Je n'aime point les historiens sans idées : j'en connais qui ont peur des idées comme certains hommes peu virils ont peur des femmes. Tout historien qui n'a pas une philosophie de l'histoire est un être incomplet qui peut faire besogne utile, intéressante, mais toujours subalterne. J'aime encore moins un historien qui, sous prétexte d'être objectif et impartial, n'apporte rien de vivant aux vivants que nous sommes. Le matérialisme scientifique a fait beaucoup de mal à l'histoire : il lui a fait oublier qu'elle est sœur de la poésie, et à l'historien qu'il est frère de l'artiste, qu'il doit être un évocateur et qu'il doit avoir un style. A ce propos, je reconnaîtrai qu'à maintes reprises, dans ce beau volume, Paul de Vallière sut être évocateur et avoir un style : ici, je pourrais faire de longues citations, et de bien émouvantes ; cependant où notre auteur a révélé sa maîtrise, c'est dans son *Morat* et dans son *Dix août*. Dans *Honneur et fidélité*, il lui arrive d'être accablé sous la besogne.

## IV

Et j'en arrive à ce qui est pour nous, aujourd'hui, à l'heure tragique où je rédige ces lignes, l'essentiel, le vital : dans cette longue histoire du service étranger, quels aliments pouvons-nous tirer pour notre besoin de grandeur, quel tonique pour nous encourager dans la lutte, quels exemples d'héroïsme et de sacrifice, quelles raisons d'espérer et de nous exalter, de ne pas perdre courage et de persévérer ?

Tout est là.

Si tout est là, nous devons à Paul de Vallière une gratitude nationale d'avoir écrit *Honneur et fidélité*. Ce titre même est une devise, un appel. Quant au livre lui-même, il est un admirable recueil d'héroïsme et de gloire, d'exemples et de leçons. Par ses dimensions, il est une somme ; par ses illustrations, il est un miroir. Il est surtout une mémoire, et c'est là-dessus que je voudrais insister.

Je commencerai par citer une page d'un jeune philosophe français, M. Louis Lavelle, dont le nom commence à faire autorité. Elle est extraite d'un petit volume consacré à l'être :

« La mémoire sans doute est nécessaire pour que nous puissions penser le temps, car elle est nécessaire pour que nous puissions penser son contenu. Mais elle est elle-même bornée, et notre mémoire individuelle trouve son fondement dans une sorte de mémoire universelle, une mémoire de droit plutôt que de fait, qui ne laisse rien perdre de ce qui a été et qui conserve à l'objet disparu sa place originale dans l'histoire du monde. Cette histoire est réelle. Nous ne pouvons faire qu'un événement qui a eu lieu ne se soit pas produit. C'est qu'il y a donc une existence du passé comme tel. » C'est que le passé ne meurt jamais. C'est que le passé, le présent et l'avenir forment un tout indissoluble, un courant continu dans la même durée. C'est que nous avons beau vouloir rompre avec le passé, l'oublier, le méconnaître : il nous détermine et il nous est impossible de nous en détacher. Pour emprunter cette

similitude à un poète obscur, le passé n'est pas derrière nous, mais devant. Comme, aux rayons obliques du soir, les ombres des peupliers que nous avons laissés derrière nous, s'allongent devant nous sur la route.

C'est pourquoi il n'y a pas de culture possible sans l'histoire. Pas de culture et pas de vie nationale.

Il vaut la peine de s'y arrêter et nous poser cette question : dans quel sens l'histoire nous cultive-t-elle ?

Je répondrai incontinent : dans le sens de la connaissance de l'homme, mais surtout de l'homme collectif, de la société humaine, de ses conditions et — je n'emploierai ce dernier terme qu'avec prudence, — de ses lois.

Immédiatement après la dernière guerre, celle de 1914, dont la guerre d'aujourd'hui n'est qu'une nouvelle phase, il s'est produit, en face de l'histoire, deux réactions contraires. Les uns, et ce fut une très grande partie de la jeunesse, surtout dans les pays slaves et germaniques, rejetèrent purement et simplement l'histoire, en déclarant qu'elle était inutile, périmée, nuisible, qu'elle formait un obstacle à l'entrée dans les temps nouveaux, à la reconstruction d'un monde nouveau et qu'il fallait la mettre à l'index comme bourgeoise et antirévolutionnaire. Les autres, au contraire, se portèrent avec fièvre sur l'histoire pour y trouver, dans leur désarroi politique et social, des expériences, des exemples, des enseignements. D'où un nouvel essor des études historiques, un rajeunissement des points de vue et des méthodes, un renouvellement des sujets et la revision de tous les vieux procès. Aussi bien l'histoire pourrait-elle se définir : une perpétuelle revision des procès. Le livre de Vallière est une de ces revisions.

Ces deux phénomènes concomitants, les événements dans lesquels ils ont leur cause, les expliquent. Quand il y a révolution, changement de monde, il se forme toujours deux grands partis : celui des destructeurs qui renient l'histoire, celui des constructeurs qui viennent se mettre à son école. Nous constatons déjà le même phénomène durant la Révolution française, et déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle qui n'est pas seule-

ment celui des idéologies, mais en même temps celui où les sciences historiques commencent de s'organiser.

L'attitude juste, la vérité est du côté des reconstructeurs. C'est une évidence. Or une évidence se constate, elle ne se démontre pas.

Il n'est pas possible, à l'heure actuelle, de reconstruire quoi que ce soit de durable, de comprendre quoi que ce soit aux événements, d'échapper à la désorientation de l'esprit, d'éviter l'imprudence des actes, de jouer un rôle utile dans la politique ou la société, et même d'être simplement un homme cultivé, un « antibarbare », sans de solides connaissances en histoire et surtout sans le goût de l'histoire, car il faut avoir le goût de l'histoire comme on a celui de la poésie ou de l'art.

La grande utilité de l'histoire, c'est de corriger sans cesse en nous nos tendances à l'illusion et à l'abstraction. Elle est l'antidote de l'optimisme paresseux et des idéologies stériles. Elle met le contrepoids du réel dans la balance. Elle nous apprend qu'entre les théories les plus justes, généreuses et séduisantes, et leur application dans la vie sociale, doit nécessairement s'insérer la leçon de l'expérience, ce qui est particulièrement nécessaire dans les milieux où l'on aurait tendance à tout résoudre par le raisonnement et la métaphysique. Voilà pourquoi saint Thomas d'Aquin, dans son *Traité sur la prudence*, déclare que l'on ne peut prévoir l'avenir que par sa connaissance du présent, et surtout du passé, et fait par conséquent des connaissances historiques un élément de cette prudence politique, indispensable à l'homme d'Etat. Notre grand historien suisse, Jean de Müller, ne disait-il pas lui-même : « Je regarde l'histoire comme un magasin d'expériences à l'usage de la politique. »

L'oubli, le mépris de l'histoire, il faudrait le regarder comme un des plus graves phénomènes de dégénérescence et de barbarie. En effet, ce phénomène ne laisserait point d'être pour la société ce que la perte de la mémoire est pour l'individu.

## V

Cet oubli, ce mépris de l'histoire, cette perte de la mémoire serait aujourd'hui pour la Suisse une abdication, un renoncement à l'existence. Car la Suisse ne vit que d'une existence historique, elle n'est elle-même qu'une expérience historique ; l'histoire est la seule grande dimension sur laquelle elle puisse encore se placer.

De quelle manière, et quelles énergies, quels espoirs pouvons-nous puiser dans notre histoire aujourd'hui ?

D'abord, que nous sommes un très vieux pays, que nous possédons les plus lointains ancêtres, que, loin d'être une nation artificielle comme prétendent d'aucuns qui cherchent des prétextes pour nous effacer de la carte, nous appartenons à la plus antique civilisation occidentale.

Ensuite, que le lieu de notre histoire, notre « espace vital », ce petit espace libre aménagé par la nature au centre de l'Europe occidentale, entre le fossé du Rhin, la barrière du Jura et le glacis des Alpes, est prédestiné à n'appartenir qu'à un seul peuple, indépendant des grands ensembles qui l'entourent. Avec les Helvètes pour commencer, avec les Romains à leur suite, avec les Burgondes d'un côté et les Alémanes de l'autre, avec les Francs, avec le second royaume de Bourgogne, avec les Zähringen dans l'intérieur du Saint-Empire, la Suisse s'est essayée plus de deux mille ans avant de réussir. Il lui est arrivé d'être partagée, submergée : toujours, après un temps plus ou moins long, l'histoire a reformé l'unité de l'espace libre.

Enfin — et c'est l'idée la plus nécessaire à retenir aujourd'hui — que l'existence de la Suisse est indépendante des régimes politiques ou sociaux parce qu'elle repose sur une base beaucoup plus profonde. Aujourd'hui plus que jamais, nous devons comprendre quel péril il y a de confondre un pays avec un régime. Aujourd'hui plus que jamais, nous devons comprendre que nos raisons de vivre, et peut-être de mourir, sont plus profondes, à la fois plus naturelles et plus humaines.

L'histoire, notre histoire, est tout entière traversée par

quelques grandes lignes de force sur lesquelles nous devons nous replacer si nous voulons traverser le présent et entrer dans l'avenir. L'histoire, notre histoire, révèle un certain nombre de constantes, c'est-à-dire de caractères invariables au milieu des éléments qui varient suivant les circonstances, les modes, les générations, les époques. C'est à ces constantes que nous devons revenir, comme à des pilotis au milieu d'une terre mouvante. Pour cela, il faut nous replacer sur la totalité de notre histoire et nous laisser porter par elle. Le salut de notre pays est dans l'alliance entre la vieille Suisse et les temps nouveaux.

## VI

A l'heure où nous sommes, ce n'est pas en érudits, en critiques, à plus forte raison en partisans, avec des méfiances, des réticences, des préjugés, que nous devons entrer dans notre histoire. C'est bien plutôt en poètes. Nous devons la prendre comme on prend une épopée afin de la réciter, le soir, dans la salle d'armes, aux guerriers rassemblés qui auront à combattre et à vaincre dès l'aube, le lendemain.

C'est de cette manière que nous devons aborder l'histoire du service étranger, de cette manière que nous devons lire le livre de Paul de Vallière. Partout, dans ce livre, nous devons chercher comment les soldats de nos régiments en habit rouge ou en habit bleu ont su faire une héroïque réalité de cette devise : Honneur et fidélité. Je lis dans l'avant-propos du général Guisàn :

« Nous avons trop longtemps négligé une source inépuisable d'enseignements et de force morale : le service étranger. Nous pouvons tirer de cette histoire d'innombrables exemples de discipline, de courage, de grandeur d'âme, de fidélité à la parole donnée, d'abnégation et de dévouement.

» Les régiments suisses à l'étranger avaient un esprit de corps très développé. Partout on les considérait comme les troupes les plus solides. Le soir des batailles, les rois se découvraient avec respect devant leurs drapeaux déchirés. Le soldat suisse a incarné pendant des siècles, aux yeux de

l'Europe, les plus hautes vertus militaires. Deux millions d'hommes, cent mille officiers, sept cents généraux ont prouvé au monde que notre peuple était resté un peuple de soldats. Cet héritage d'héroïsme fait partie de notre patrimoine national. »

Et voici en quels termes le commandant de corps Wille interprète la devise : Honneur et fidélité :

« La fidélité au drapeau, la mort pour ce drapeau, n'est autre que la manifestation la plus parfaite de la discipline militaire, et c'est ainsi que la fidélité n'est pas seulement la vertu suprême du soldat, elle est indispensable à son aptitude militaire. Nous ne pourrions avoir confiance dans la puissance et l'unité de notre armée que si nous cherchons à élever nos troupes dans la discipline jusqu'à égaler la fidélité de ceux de Gaète, celle de la garde suisse des Tuileries et celle de tous les Suisses tombés au service de l'étranger.

» Le sentiment de l'honneur est la force qui entraîne le soldat à l'action. Il naît de la conscience qu'a l'homme de sa force et de son besoin de liberté. Le courage et l'audace du soldat sont les manifestations extérieures de son sentiment de l'honneur. La volonté inflexible de vaincre n'est que l'ambition du soldat qui veut rendre possible l'impossible même. Alors que la conscience, l'ordre, la discipline et la fermeté procèdent de la fidélité, c'est le sentiment de l'honneur qui éveille l'enthousiasme et l'esprit d'initiative du soldat. Il ressort de tout ce qui précède combien il importe que soient unis l'honneur et la fidélité ; le seul enthousiasme n'emporte pas la victoire, car bien vite lui succède le découragement, si la fidélité fait défaut. C'est la fidélité qui permet l'accomplissement rigoureux du devoir quotidien, c'est le sentiment de l'honneur qui conduit aux actes héroïques. »

A cette heure angoissante où notre existence est remise en cause, que peut donc nous apprendre l'histoire du service étranger ?

Premièrement, que l'armée est la colonne dorsale de notre pays, son institution la plus ancienne et sa force unitive. Quand les Suisses sont divisés, c'est dans l'armée

que se réfugient, comme à l'intérieur d'une enceinte, la discipline, l'esprit de corps, le sentiment national. Quand la Suisse est affaiblie, c'est dans l'armée que se tient la réserve de force.

Secondement, que l'héroïsme des Suisses se révèle bien plus dans l'acceptation d'être vaincus que dans l'ambition d'être vainqueurs. Nous n'avons jamais été plus grands que lorsque nous sommes restés fidèles jusqu'à la mort au serment, à la parole donnée, et lorsque nous avons accepté de tout perdre, fors l'honneur. Toutes les fois que nous avons su le faire, nous avons assuré à la Suisse la possibilité, ou de durer, ou de revivre. Nous sommes, pour me citer moi-même, les sauveurs des causes désespérées, les soldats des situations difficiles.

Troisièmement, que, même asservie, même détruite, même rejetée hors de son cadre et dispersée, la Suisse peut continuer de vivre dans de petits groupes, dans des « corps », dans l'esprit et le cœur de chacun de ses enfants, afin de se reconstituer un jour.

Quatrièmement, qu'en sachant servir, non pas seulement sa propre cause, mais encore celle de l'Europe, qu'en prenant conscience de la mission que lui représente le Saint-Gothard, qu'en apprenant à vivre de la vie générale, qu'en acceptant le risque comme une condition d'existence, la Suisse aura plus d'espoir de durer qu'en se repliant sur soi-même, qu'en faisant le hérisson sur une motte de terre et qu'en se donnant l'illusion de la sécurité.

Le soir de Rossbach, « sur la croupe d'une colline, entouré de ses généraux, Frédéric-le-Grand regardait mourir la bataille. On entendait décroître le roulement des tambours suisses. Impatient, le roi se tourna vers un aide de camp : « Quels sont donc ces murs de brique que l'artillerie ne peut entamer ? » — « Sire, ce sont les Suisses. » Le roi ne répondit rien et, grave, ôta son chapeau. »

Il faut que l'Europe, il faut que l'histoire du monde puisse toujours ôter son chapeau devant nous.

G. DE REYNOLD.